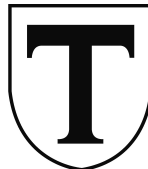


Bataille du 19 août 1914



Flaxlanden - Zillisheim



LA BATAILLE DU 19 AOÛT 1914 À FLAXLANDEN ET ZILLISHEIM

par Marc GLOTZ

Les derniers témoins de la bataille du 19 août se sont tus à jamais. Il reste, pour évoquer cette époque tragique, un monument, plusieurs noms de rue, et quelques récits épars dans diverses publications. Pour bien comprendre aujourd'hui l'enchaînement des événements, le meilleur moyen est encore d'emprunter, à droite du cimetière de Flaxlanden, la rue du Steinberg, prolongée par un chemin (losange rouge) qui monte jusqu'à la crête. Arrivé au panneau indicateur du Club Vosgien, on se trouve à la limite des bans communaux de Zillisheim et Flaxlanden. Un quartier récent s'étend à nos pieds. En 1914, champs, prés et vergers occupaient seuls les collines qui montaient jusqu'à la grande forêt de l'Altenberg, sur la droite. En face, des arbres grimpaient sur les coteaux à la place des maisons. A gauche, le Steinberg se termine par un éperon abrupt aux flancs boisés en forme de fer à cheval, appelé Geissberg. C'est la fameuse cote 305, dont nous reparlerons. Un étroit défilé, qui donne accès à Flaxlanden depuis Zillisheim, sépare cette hauteur de la colline de la Palmenhardt. Mais voyons comment un tragique enchaînement transforma ce beau panorama en un théâtre sanglant, en l'espace d'une journée.

Quelques jours pour embraser l'Europe

Tout va très vite au début de l'été 1914, dans un contexte international très tendu. Un étudiant bosniaque assassine l'archiduc héritier d'Autriche à Sarajevo le 28 juin. L'Autriche déclare la guerre à la Serbie le 28 juillet. Des troupes russes se rassemblent sur la frontière autrichienne le 30. Devant l'échec des négociations, l'Allemagne, alliée à l'Autriche, déclare la guerre à la Russie le 1er août, envahit le Luxembourg le 2, déclare la guerre à la France le 3, et entre en Belgique le 4.

Les premières opérations militaires dans le Sundgau

Malgré l'invasion du Luxembourg et de la Belgique, le général Joffre maintient son plan qui prévoyait dès 1913 une occupation de l'Alsace à partir de Mulhouse. Plus que la stratégie, ce sont le sentiment et la politique qui dictent la manœuvre : l'état-major français attend beaucoup de l'effet psychologique qu'aura la reconquête de l'Alsace perdue 43 ans plus tôt, à l'issue de la guerre franco-allemande de 1870-71.

Le 7^e corps d'armée, commandé par le général Bonneau est concentré autour de Belfort. Il est renforcé par la 8^e division de cavalerie. Des deux côtés de la frontière franco-allemande, les troupes se font face, avec interdiction de franchir la zone tampon. Pourtant, le 2 août à Joncherey, un accrochage entre un poste français et un groupe de reconnaissance allemand coûte la vie au caporal Peugeot et au lieutenant Mayer. Ce sont les premières victimes d'une guerre qui va faire plus de huit millions de morts et vingt millions de blessés.

Le 6 août, le général Bonneau reçoit l'ordre de s'emparer de Mulhouse, de détruire les ouvrages et têtes de pont sur le Rhin et de remonter vers Colmar. Le 7, un violent affrontement près d'Altkirch retarde la marche et les troupes françaises n'entrent à Mulhouse que le 8. Dès le lendemain, le XIV^e corps d'armée allemand, qui s'était délibérément replié, et le XV^e corps, arrivent en hâte de la région de Strasbourg et lancent une contre-offensive victorieuse. Le 7^e corps d'armée se retire sur Belfort et la défaite vaut au général Bonneau une injuste mutation. 33 généraux sont d'ailleurs relevés de leur commandement pour le seul mois d'août 1914, et plusieurs d'entre eux sont envoyés à Limoges par le général Joffre, d'où l'origine du verbe limoger.

Du côté des troupes françaises

Dès le 10 août, Le général Joffre est résolu à recommencer l'opération manquée, mais en lui consacrant cette fois des forces importantes. C'est pourquoi, il constitue une « armée d'Alsace », placée sous les ordres du général Pau. Elle aura pour mission de faciliter l'offensive de la 1ère armée sur Sarrebourg et Morhange, en gagnant rapidement Colmar. Cette armée, forte d'environ 150 000 hommes, se compose :

- du 7e corps d'armée
- de la 8e division de cavalerie
- de la 58e division de réserve
- de la 63e division de réserve
- de la **66e division de réserve**, commandée par le général Woihrhaye, composée des 215e, 253e, 280e, 281e, 296e, 343e régiments d'infanterie, trois groupes d'artillerie et deux escadrons de réserve.
- de la **44e division d'infanterie**, la plus forte de l'armée française, plus de 20 000 hommes commandés par le général Soyer, composée des **97e**, 157e, 159e et 163e régiments d'infanterie, du 4e chasseur d'Afrique (cavalerie) et de quatre groupes d'artillerie.

Ces deux dernières divisions, la 66e et la 44e, nous intéressent plus particulièrement.

Elles ont pour mission de couvrir le flanc droit et les arrières du 7e corps d'armée contre toute attaque venant du Rhin. La 66e longera la rive nord du canal du Rhône au Rhin, puis occupera Bruebach et la forêt du Zühren Wald. La 44e s'avancera sur l'autre rive du canal et surveillera la lisière Est du bois de l'Altenberg, avec des reconnaissances en direction de Sierentz et Blotzheim. Quatre de leurs régiments, les **253e, 280e, 281e et 97e**, interviendront directement dans les combats de Flaxlanden et Zillisheim.

Du côté des troupes allemandes

Les Allemands, qui viennent de reprendre Mulhouse, quittent la Haute-Alsace pour participer à la contre-attaque qui se prépare dans la région de Sarrebourg. Par contre, des régiments de Landwehr (infanterie territoriale) renforcés d'Ersatztruppen (unités de dépôt qui n'ont pas reçu d'instruction militaire complète) sont dès lors postés sur la rive droite du Rhin. Dans l'ensemble, ce sont des troupes de seconde zone. Aucune n'a l'expérience du combat. Certains hommes portent encore les uniformes bleus du temps de paix. Les bataillons d'Ersatz n'ont ni mitrailleuse, ni téléphone de campagne et sont habillés de tenues d'instruction.

Le 17 au soir, le général Gaede qui les dirige reçoit l'ordre de fixer l'armée du général Pau en Haute-Alsace, de l'acculer à la défensive et de soutenir ainsi l'offensive allemande vers Sarrebourg. A ce moment, il ignore encore l'arrivée des 66e et 44e divisions et pense pouvoir facilement attaquer le 7e corps d'armée qui s'avance sur Mulhouse, tout en se couvrant à gauche, dans la région d'Altkirch, contre la 8e division de cavalerie. Il organise trois détachements qui franchissent le Rhin le 18 août :

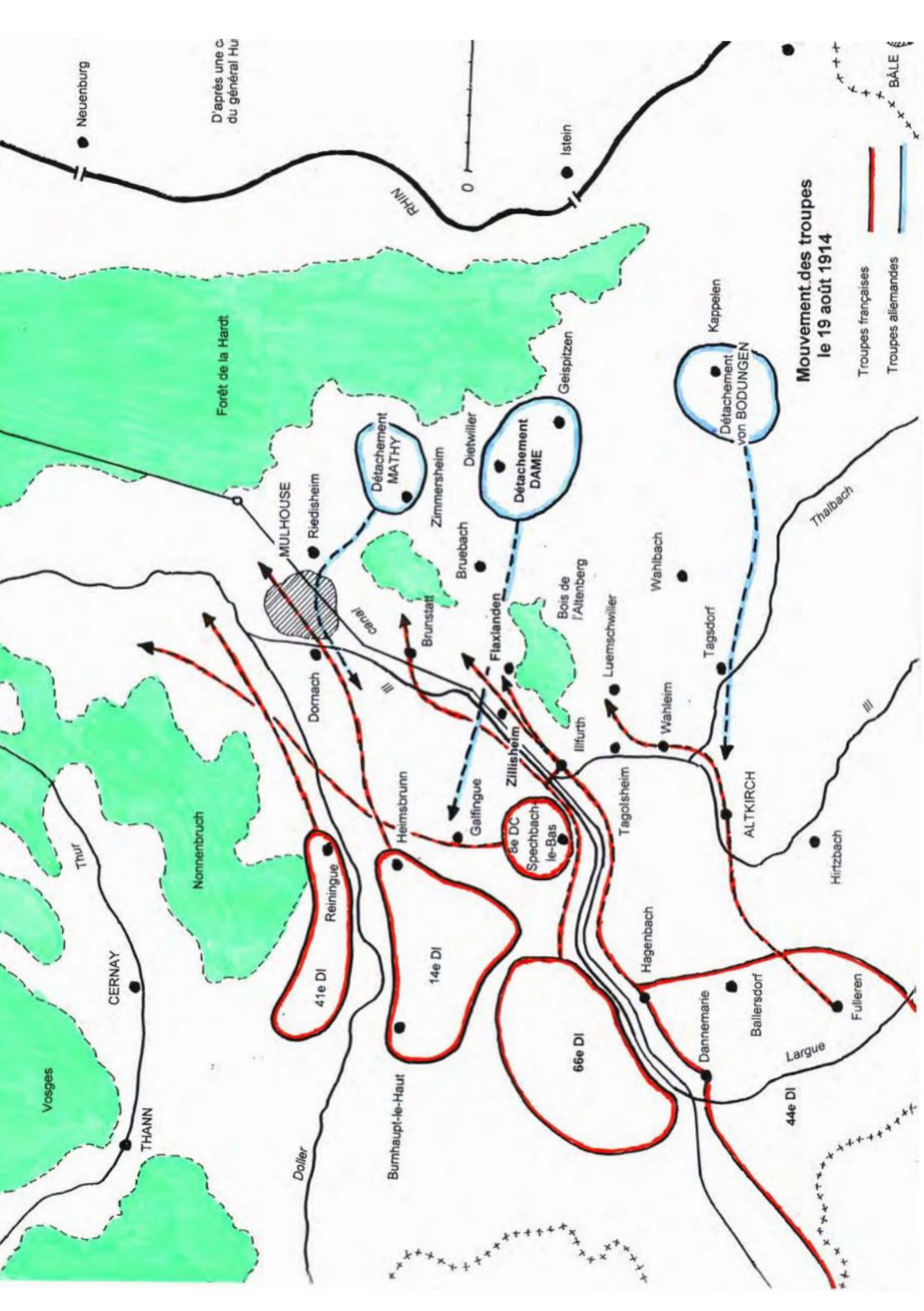
- au nord, celui du général Mathy part de Neuenburg et cantonne aux abords de Mulhouse. Il a pour mission d'attaquer l'avant du 7e corps d'armée français.
- au centre, **celui du général Dame** passe le fleuve à Istein et gagne Landser. Il devra franchir l'Ill à Zillisheim et mènera l'attaque sur le flanc du 7e corps.
- au sud, celui du général von Bodungen est transporté par train depuis Huningue et s'installe à Sierentz. Il se portera sur Tagsdorf et Altkirch pour couvrir l'opération sur la gauche.

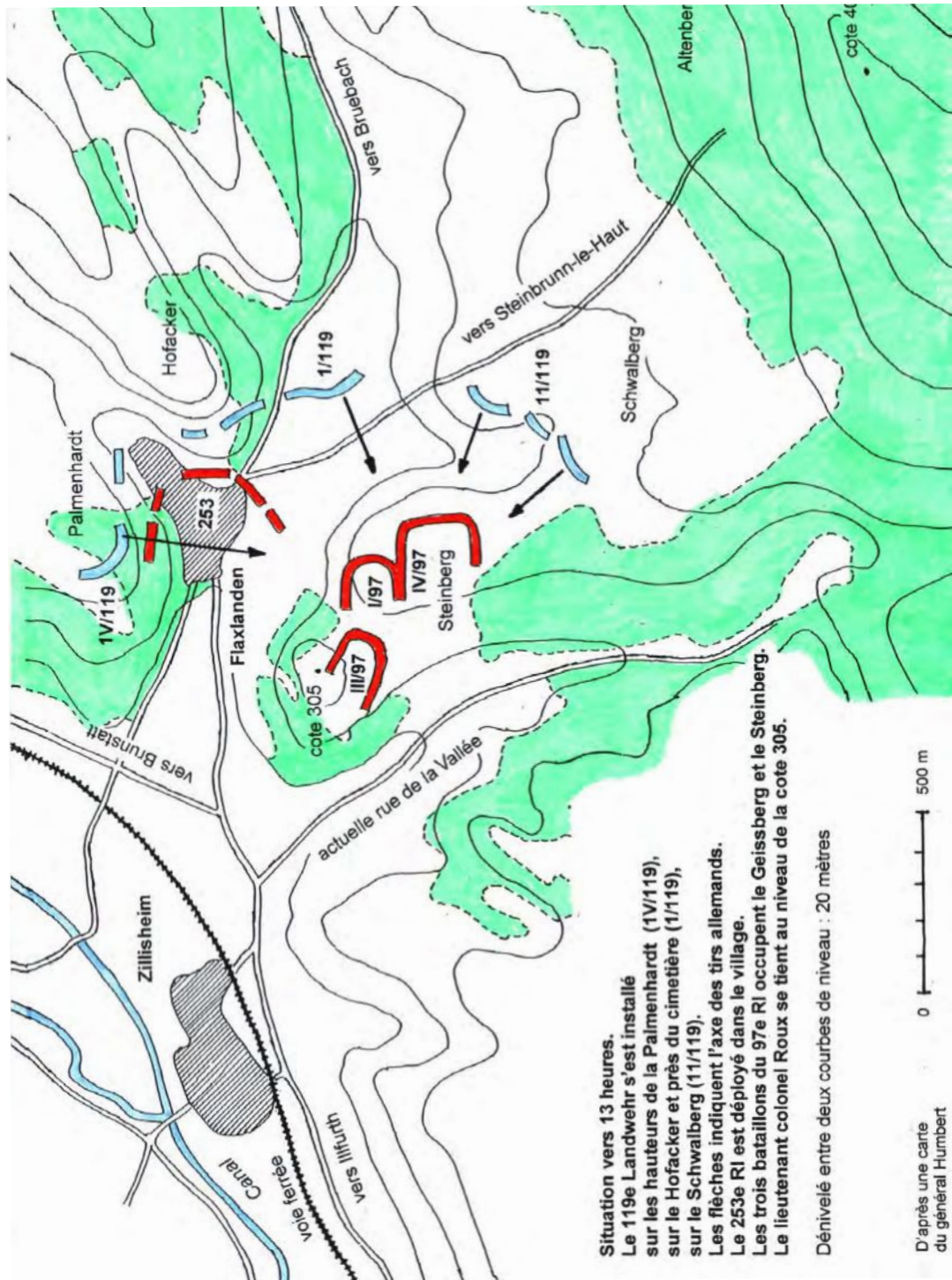
Lever de rideau sur la journée du 19 août

Le 18 au soir, le général Pau croit le pays inoccupé jusqu'au Rhin, alors que les troupes allemandes ont déjà repris position en Alsace. Le 19, la matinée s'annonce radieuse. Les Français prennent la route à 5 heures. « C'est une simple marche militaire par un temps idéal, par un temps enchanteur, à travers des villages fleuris regorgeant de jolies filles. Les colonnes par quatre s'allongent sur des kilomètres et des kilomètres et s'avancent allègrement », se souvient le général Humbert, à l'époque sous-lieutenant au 97e régiment d'infanterie alpine.

Du côté allemand, dès six heures, le général Dame lance sa cavalerie vers Zillisheim pour contrôler le pont sur le canal. En même temps, à droite, il envoie deux bataillons *d'Ersatz* (82e, 84e) et un groupe d'artillerie sur Brunstatt pour aider le général Mathy. A gauche, trois autres bataillons *d'Ersatz* (55e, 56e, 57e) iront se saisir des ponts d'Illfurth, Tagolsheim et Walheim pour éviter tout débordement de ce côté. L'attaque proprement dite sera menée par le **119e régiment de Landwehr**, la meilleure troupe, maintenue en réserve avec un deuxième groupe d'artillerie, derrière les bois de l'Altenberg. Le **58e bataillon d'Ersatz**, positionné sur la lisière opposée, du côté de Flaxlanden, la couvre. Ce sont les deux unités qui participeront aux combats du 19 août à Flaxlanden.

Du côté français, à sept heures, la cavalerie de la 66e division (deux escadrons du 19e dragon), partie de Balschwiller de bon matin, chevauche sur la rive gauche de l'Ill. Elle trouve le pont de Zillisheim barricadé par les cavaliers allemands, mais n'insiste pas et continue son chemin pour franchir la rivière à Brunstatt. Elle traverse ensuite le village et se dirige vers Bruebach. Soudain, un feu nourri la surprend au niveau du cimetière : c'est l'avant-garde des 82e et 84e bataillons *d'Ersatz*, envoyés dans cette direction par le général Dame, qui l'accueille. Le lieutenant-colonel Touvet qui commande le détachement est tué. Trente cavaliers sont morts ou blessés.





Situation vers 13 heures.

Le 119e Landwehr s'est installé sur les hauteurs de la Palmehardt (1V/119), sur le Hofacker et près du cimetière (1/119), sur le Schwalberg (11/119).

Les flèches indiquent l'axe des tirs allemands. Le 253e RI est déployé dans le village. Les trois bataillons du 97e RI occupent le Geissberg et le Steinberg. Le lieutenant colonel Roux se tient au niveau de la cote 305.

Dénivelé entre deux courbes de niveau : 20 mètres

D'autres se dégagent avec peine de leurs chevaux renversés. A huit heures, les deux escadrons français se replient sur l'autre rive de l'Ill et les deux bataillons *d'Ersatz*, avec l'artillerie qui a suivi, occupent les hauteurs de Brunstatt.

Premiers combats à Flaxlanden entre le 253e régiment d'infanterie et le 58e bataillon d'Ersatz

Lorsque le général Woirhaye, commandant la 66e division, traverse Spechbach-le-Bas et arrive à la hauteur d'Illfurth, il apprend que le pont de Zillisheim est tenu par les Allemands. Comme la 44e division, qui doit normalement avancer sur la rive droite de l'Ill, n'est pas encore arrivée, il décide d'envoyer le premier bataillon du 253e régiment, par le pont d'Illfurth, prendre celui de Zillisheim à revers et saisir ensuite celui de Brunstatt.

Mais au même moment, les cavaliers allemands ont déjà évacué Zillisheim et se sont repliés sur Flaxlanden. Deux compagnies du 253e continuent tout droit par la route de Mulhouse. A mi-chemin, elles tombent sous le feu des 82e et 84e bataillons d'Ersatz qui contrôlent Brunstatt et occupent la colline de la Palmenhardt et de l'Eck. Les Français s'abritent comme ils peuvent, cherchent à progresser, mais n'y parviennent pas. Pendant ce temps, le reste du bataillon du 253e a été dirigé vers Flaxlanden. Il débusque facilement les cavaliers allemands qui s'y étaient repliés, puis occupe l'entrée du village.

Il est environ neuf heures et il fait déjà chaud. Un cavalier français s'arrête devant l'école de Flaxlanden. Par la fenêtre, il s'adresse à l'institutrice des filles, sœur Maximin, mais les élèves ne comprennent pas grand chose aux propos échangés dans une langue qui leur est étrangère. Lorsque le soldat demande à la religieuse de faire crier aux enfants « vive la France », elle répond qu'elle ne le fera que lorsque les Français auront rejoint le Rhin.

L'instituteur, Jean Litzler, et la sœur renvoient ensuite les élèves chez eux, en leur recommandant de marcher le long des murs et de ne pas s'attarder dans les rues. A partir de ce moment, la population se terre dans les caves, écoutant avec angoisse les détonations presque ininterrompues qui commencent.

De Bruebach, les fantassins du 58e bataillon d'*Ersatz* débouchent des bois de l'Altenberg et s'avancent en tirailleurs. Les deux compagnies et la section de mitrailleuse du 253e ouvrent le feu et les arrêtent bientôt à bonne distance. Mais la situation est incertaine et les Français demandent des secours. Le général Woirhaye leur dépêche le second bataillon du 253e, qu'il avait arrêté à Zillisheim, et déploie un groupe d'artillerie pour l'appuyer.

L'entrée en scène du 97e régiment d'infanterie alpine

C'est alors qu'arrive à Zillisheim le 97e régiment d'infanterie alpine. Comme son nom va rester particulièrement attaché à la bataille du 19 août, il est intéressant de le suivre un peu. Mobilisé à Chambéry, puis placé d'abord à la frontière italienne, il est arrivé le 16 août aux environs de Belfort. Le 19, à l'aube, ses 4 000 hommes ont quitté leurs cantonnements sur la Largue pour marcher allègrement avec ceux des autres unités de la 44e division, en croyant que les Allemands s'étaient complètement retirés de la région.

L'un des bataillons (II/97) a été détaché sur les hauteurs au sud d'Illfurth, et ils ne sont plus que trois à l'arrivée à Zillisheim. Le lieutenant-colonel Roux, qui commande le 97e, dirige le bataillon d'avant-garde (IV/97) vers l'actuelle rue de la Vallée, puis lui fait gravir la pente assez raide qui mène au Steinberg. Sur la crête, les hommes se déploient sur deux lignes. Vers 10 h 30, ils ouvrent le feu en direction des tirailleurs du 58e bataillon d'*Ersatz* dispersés dans les vergers à l'est de Flaxlanden. C'est un combat assez traînant, mais néanmoins meurtrier qui se poursuit par intermittence.

Le lieutenant-colonel Roux se tient à l'extrémité de la crête, sur le sommet du Geissberg, appelé cote 305, en référence à son altitude. Il fait monter le second bataillon (I/97) qui s'installe à l'abri, sur la contre-pente, légèrement à gauche du précédent. Le troisième (III/97) reste à l'arrière, en réserve, dans la petite plaine à la sortie de Zillisheim. A l'entrée du village et sur la route d'Illfurth, patientent les trains muletiers. Il manque le groupe d'artillerie qui avait reçu l'ordre de s'installer sur les pentes, au sud-ouest de Zillisheim.



Carte postale envoyée le 22 septembre 1914 par un soldat allemand qui avait participé à la bataille un mois plus tôt. En haut, à droite, on lit : « Unser Schlachtfeld v. 19 August », notre champ de bataille du 19 août.

Au cœur de la tempête

Du côté allemand, à 11h 30, le général Dame donne au 119^e régiment de *Landwehr*, sa meilleure troupe, l'ordre d'attaquer pour rejeter les Français sur l'autre rive de l'Ill. Un bataillon se dirigera droit sur Flaxlanden, un autre débordera le village par le nord et occupera la Palmenhardt à l'ouest, le dernier enlèvera la cote 305.

Vers 12 h 30, la fusillade redouble tout à coup. Le 119^e *Landwehr* débouche de la forêt. A ce moment, le lieutenant-colonel Roux ne peut voir ni le bataillon de gauche de cette unité, ni une partie de celui du centre, masqués par les versants boisés du Geissberg (cote 305) et la crête qu'occupe sa première ligne. Par contre, il voit bien l'attaque progresser d'est en ouest, le long des pentes opposées de la cuvette. Son artillerie, malgré ses injonctions, n'a pas encore ouvert le feu. Par précaution, il fait venir son dernier bataillon (III/97) sur le Steinberg. 3 000 hommes sont ainsi concentrés sur un rectangle de 400 mètres de front et 600 mètres de profondeur.

La fusillade s'intensifie vers Flaxlanden, mettant en péril le 253^e. Même privé d'artillerie, le lieutenant-colonel Roux doit agir. Il ordonne alors à son bataillon de tête (IV/97) d'attaquer de flanc les Allemands qui progressent vers le village. Le bataillon franchit la crête. Quelques balles passent en sifflant au-dessus des têtes, puis le feu redouble et, comme le raconte l'historique du 97^e RI, « les premiers hommes atteints disparaissent en tombant dans les champs d'avoine. Mais où est l'ennemi ? Dans le bois sans doute, sûrement même à la lisière, à 800 mètres en avant. Il faut le rejoindre, le forcer à se montrer ».

Bientôt le bataillon de tête appelle au secours. « Le lieutenant-colonel Roux ordonne au bataillon de seconde ligne (I/97) de se porter en avant pour le soutenir et le prolonger à gauche. C'est le moment où le troisième bataillon (III/97) vient se former en lignes de sections par quatre, face à l'est, sur le petit plateau à l'extrémité de l'éperon, d'où son commandant et ses capitaines cherchent en vain à voir quelque chose. Que se passa-t-il ? Est-ce un geste mal compris ? Chez l'un ou l'autre capitaine de l'un ou l'autre bataillon l'impulsion soudaine de souvenirs légendaires, ou je ne sais quel réflexe de grandes manœuvres », se demande dans son récit le général Humbert.

« Un clairon sonne la charge, ou « en avant ! », on ne sait. Dans un élan splendide, baïonnette haute, hurlant, toute la masse se rue. La musique, à cette vue, entame la Marseillaise. Le troisième bataillon, suivi par le drapeau, sans même se déployer, sans savoir qu'il n'est qu'une seconde ligne, convaincu qu'il va immédiatement aborder l'ennemi, jette ses sacs, se précipite au pas de course sous une pluie de balles qui viennent on ne sait d'où : ce sont celles qui ont manqué, parce que trop hautes, les deux autres bataillons sur la pente descendante.

Soudain, déjà hors d'haleine, ayant laissé par terre beaucoup de morts et de blessés, et alors qu'il se croyait près de l'abordage, il se trouve face à face avec une vague de soldats français en béret qui débouchent en désordre d'un champ d'avoine haute... Le second bataillon engagé, en effet, dès qu'il est apparu sur la pente descendante a été surpris par le feu en formation trop dense ; décontenancé par ses pertes massives, après avoir riposté à l'aveuglette, tenté de s'égailler et de se porter à l'avant, il a cherché à regagner la crête, entraînant bientôt dans son mouvement le bataillon de tête, dont il était arrivé à prolonger la gauche. Tous deux, dans leur reflux, télescopent le troisième en plein élan, le désorientent, le dissocient, l'entraînent.



Flaxlanden en 1915. Photo prise depuis la Palmenhardt où se tenaient des troupes allemandes le 19 août 1914. A droite, la colline boisée est le Geissberg prolongée par le Steinberg sur les pentes duquel s'élançèrent les trois bataillons du 97e RIA.

Hormis quelques fractions qui se regroupent dans les boqueteaux tout proches dominant Flaxlanden, les trois bataillons, confondus et désintégrés, redescendent bientôt les pentes vers Zillisheim, entraînant le personnel de la batterie, qui s'était enfin installée au sud du village, et les trains muletiers toujours en attente sur la route. Ressouffée tant bien que mal par les cadres restants, leur masse s'écoule vers Illfurth ». Triste bilan pour le 97e RI : 14 officiers tués et 14 blessés, 600 hommes tués et 427 blessés.

Le 280e RI et le 119e Landwehr se battent pour la cote 305

La déroute du 97e va entraîner celle du 253e qui s'est déployé autour des maisons de Flaxlanden. A 13h30, il est rejeté sur la route de Mulhouse, et le village est repris par le 119e *Landwehr*. Seuls quelques hommes du 97e maintiennent encore le sommet du Geissberg, la fameuse cote 305.

Dès le matin, le général Woirhaye avait prévu d'envoyer les 280e et 281e régiments à Flaxlanden, pour monter avec le 253e sur les hauteurs de la rive droite de l'Ill et déborder l'artillerie allemande qui contrôlait les prés entre Brunstatt et Didenheim.

Lorsqu'à 13h30, le 280e arrive à Zillisheim, son bataillon de tête recueille le 253e qui vient de battre en retraite, pendant que le second bataillon s'élançe sur la cote 305 et s'y installe. C'est alors que le lieutenant-colonel Roux, n'ayant plus autour de lui que les blessés et les morts du 97e, quitte enfin le Geissberg.

Dans l'après-midi, le 119e *Landwehr* se lance, à son tour, à la conquête de la cote 305, bien appuyé par son groupe d'artillerie qui tire à vues directes. Vers 17 heures, le bataillon du 280e, encore mal assis, pris en tenaille, se replie sur Zillisheim, après avoir perdu 200 hommes.

Les Allemands contrôlent à présent entièrement Flaxlanden, mais savent très bien qu'ils ne peuvent tenir que jusqu'à la nuit. Au début de l'après-midi, en effet, le 7e corps français est entré à Mulhouse et le détachement Mathy a dû se replier, rendant précaire la position des bataillons *d'Ersatz* qui contrôlent Brunstatt et du groupe d'artillerie allemand, déployé sur la crête, à l'est du village. Depuis 15 heures, il est en effet soumis au violent bombardement des artilleurs du colonel Nivelles, installés en face.

Le 281e RI s'empare de la cote 305

A 17 heures, en même temps que le 280e est chassé du Geissberg, le 281e régiment d'infanterie, qui devait le suivre dans sa progression vers Brunstatt, arrive enfin. Il reçoit à son tour la mission de reprendre la cote 305. Son commandant, le lieutenant-colonel Laignelot, se met alors en liaison avec deux groupes d'artillerie, déjà déployés au nord de Zillisheim. Vers 18 heures, ces derniers déclenchent un terrible bombardement sur toute la cuvette de Flaxlanden et surtout sur la cote 305.

Laignelot décide d'attaquer l'éperon de flanc et par derrière. Comme ses prédécesseurs, il amène à couvert son régiment au sud de Zillisheim.

Le bombardement ne s'interrompt pas et les unités du 119^e Landwehr, terrorisées, se désagrègent. A 19 heures, le 281^e est maître du Geissberg, mais a perdu 5 hommes dans la journée et compte 18 blessés.

En même temps, le 119^e Landwehr reflue en désordre vers Bruebach, comme les autres troupes du général Dame. Les hommes se hâtent vers le pont d'Istein, sur le Rhin, ralentis par les chariots, où geignent des blessés, et emmenant avec eux 122 prisonniers capturés autour de Flaxlanden. A l'amertume de la retraite, s'ajoutent 600 tués, blessés ou disparus, dont 3 officiers et 353 hommes pour le seul 119^e.

Lendemain de bataille

Pendant les combats, la population est restée terrée dans les caves, effrayée par les tirs rapprochés des fusils et le bruit des canons. Dans l'après-midi, un sous-officier allemand est entré dans une maison de Flaxlanden. Il a exigé de son propriétaire qu'il attèle son petit chariot pour y placer deux blessés et qu'il les conduise jusqu'à une immense tente dressée en direction de Bruebach. L'opération a certainement été renouvelée avec d'autres chariots et d'autres blessés.

Lorsque, vers le soir, le calme revient progressivement, les habitants sortent enfin. Des soldats français patrouillent à Flaxlanden et des appels, mêlés de cris, montent de toute part : « maman, à moi, Hier (ici) ... ». Ce sont les blessés qui gémissent sur le champ de bataille, parmi les corps sans vie de leurs camarades. Un seul habitant du village, François Meyer, a été tué d'une balle dans la tête à l'âge de 33 ans, alors qu'il était sorti de la cave qui abritait sa famille pendant la bataille, mais plusieurs bâtiments sont endommagés par des éclats d'obus. A la tombée de la nuit, une jeune fille et sa voisine montent sur les pentes du Geissberg, une lampe tempête et un seau d'eau à la main, pour donner à boire aux blessés à l'aide d'une louche.

« J'ai soif, j'ai mal » sont les premiers mots français qu'elles retiennent alors. Un hôpital militaire de fortune est installé à l'école de Flaxlanden. Les bancs sont sortis dans la cour et les blessés couchent sur la paille répandue dans les salles de classe. Sœur Maximin accompagne le curé Peter sur le champ de bataille pour soigner les soldats et assister les mourants.

Le lendemain, les hommes du village, qui n'ont pas encore été mobilisés, sont équipés de gants et reçoivent du cognac à volonté, avant d'aider les soldats à recueillir les cadavres qui gisent dans les jardins et les champs. Les morts sont ensuite transportés sur des tombereaux et enterrés dans des fosses communes, creusées sur les pentes du Steinberg. Dans le registre de décès de la paroisse, le curé Peter mentionne trente lieux de sépultures différents, pour 389 Français et 33 Allemands. A cette macabre énumération, il faudra malheureusement ajouter les soldats morts par la suite dans les hôpitaux de fortune, comme ceux de Bruebach et des deux Steinbrunn pour les Allemands, ou celui de Zillisheim pour les Français. Ce dernier est installé au petit Séminaire, l'actuel Collège épiscopal, qui accueille alors jusqu'à 1200 blessés. En 1923, les ossements seront transférés dans des cimetières militaires : Altkirch pour les soldats français, Illfurth pour les allemands, où repose d'ailleurs le lieutenant Mayer, mort le 2 août à Joncherey.

Une bien coûteuse partie d'échec

Après la bataille, c'est l'heure des comptes. Le 97e, dont certains rescapés ont combattu jusqu'au soir avec les 280e et 281e, se regroupe à Spechbach-le-Haut, plongé dans la torpeur et cherchant à comprendre ce qui est arrivé. Le 253e, replié à Galfingue, songe à ses déboires mais compte des pertes moins importantes : 9 tués et 100 blessés ou disparus. Du côté allemand, le bilan officiel constate qu'au total le détachement d'armée du général Gaede a perdu, durant la journée, 24 canons et 2300 hommes, tués ou prisonniers.

Le 19 août, Mulhouse est occupée par les Français. Cependant rester signifierait pour eux, avoir à assurer la subsistance de 300 000 habitants et être bloqués à garder indéfiniment la région. Or on a besoin des troupes au nord où les Allemands menacent maintenant Paris. C'est pourquoi, dans la nuit du 24 au 25 août, les soldats quittent la ville pour la seconde fois, confirmant ainsi que le plan Joffre était une erreur stratégique.

Après 1920, sous l'impulsion du chanoine Secret, de Chambéry, ancien aumônier du 97e RI, un comité présidé par le sénateur thannois Jules Scheurer, fait ériger une stèle du souvenir en bordure du CD 432, à proximité du Geissberg.



Inauguration de la stèle des Savoyards en 1920

Caché durant la seconde guerre mondiale par quelques patriotes, le « Monument des Savoyards » est remis en place le 19 février 1945.

Les lourds morceaux de granit sont chargés sur un camion militaire appartenant à une batterie du 411e FTA, cantonnée à Zillisheim. Sur le G.M.C, décoré aux couleurs nationales, ont pris place plusieurs jeunes filles en costume alsacien, ainsi que des membres des F.F.I. locaux brandissant des drapeaux tricolores. Le convoi part du Petit Séminaire et traverse Zillisheim, accompagné d'une foule en liesse. C'est Maxime Barni, un jeune soldat de 20 ans, qui conduit le camion.



*Transport de la Stèle le
19 février 1945*



55 ans plus tard, Paul ANTOINE, de Flaxlanden, le rencontre par hasard lors d'un rassemblement d'anciens combattants et le 18 août 2002, ils assistent avec émotion à la cérémonie au Monument des Savoyards.

Malheureusement décédé l'année suivante, Maxime Barni aura fait partie avec le général Humbert (+ 24.6.1993 à 99 ans), Marcelin Boyer, d'Arles, et Joseph Schwechler (+ 16.1.1992 à 100 ans), de ceux qui, de génération en génération, malgré le temps qui passe, ont entretenu le souvenir de la tragique journée.

Lors des travaux d'aménagement et d'élargissement de la route, la stèle a été transférée du côté opposé de la voie, à son emplacement actuel. L'inscription énumère les régiments qui participèrent à la bataille du 19 août. En 1939, pour le vingt-cinquième anniversaire des combats, un médaillon représentant le général Plessier, avait été apposé sur la stèle. On peut lire : « premier général français mort au champ d'honneur en 1914 ». Il commandait un bataillon du 159^e régiment d'infanterie, qui combattit le matin du 19 août contre des tirailleurs de la brigade von Bodungen sur la colline appelée « Auf dem Berg », entre Walheim et Wittersdorf. Grièvement blessé à 11h 30, en pleine forêt, il fut conduit à Altkirch et succomba à Lyon après son transfert.

Devant le monument, on peut méditer sur le lourd bilan humain de l'affrontement. Force est de constater que chacun des deux camps a manqué son but, puisque la bataille du 19 août n'a pas permis d'infléchir, au bénéfice de l'un ou de l'autre, les opérations militaires qui se poursuivaient en Lorraine.

Le général Humbert compare les combats à un jeu d'échec et constate que c'est une partie nulle qui s'est jouée, tout en ajoutant qu'à la guerre même les parties nulles se soldent par du sang.

Bibliographie

- Paul ANTOINE, Flax Info N°64, mars 2003, Une page d'histoire, 19 août 1914-18 août 2002.
- B.B., « Il y a soixante ans à Zillisheim, sur les pentes du Geissberg ... », Journal l'Alsace, 6 et 7 juillet 1974.
- A. CERF (colonel), La guerre aux frontières du Jura, Librairie Payot, Lausanne..., 1930, 269 p.
- Jacques HUMBERT (général), « La droite de l'armée française à la seconde bataille de Mulhouse », Carnet de la Sabretache, revue d'histoire militaire, N° 423, Paris, décembre 1961, p. 554-572.
- Marcel ZWILLER, Bulletin paroissial de Flaxlanden, N° 10, 11, 12, 1974.
- Marcel ZWILLER, Flax Info N° 16, juin 1982.
- Marcel ZWILLER, Flax Info N° 53, octobre 1994.



